

Dijon 19 Février 1899

Mon cher ami,

Excusez-moi de ne vous avoir pas encore répondu. Vous savez assez par quelle absorption de pensée on passe dans certaines étapes de travail mal définies et touchant à tout, comme celui que je continue de faire sans relâche, et sans pourtant avancer comme je l'espérais d'abord. Au travers de cela sont venus les bouleversements, causés par les terrifiants accidents de ces derniers jours à l'impression desquels on s'échappe pas, quoiqu'on en ait, quand surtout derrière les hommes qui disparaissent se dresse l'avenir, auquel ils marquent. — Sans me parler que de ce qui vous touche de plus près, la mort de votre doyen a causé une émotion profonde dans le personnel âgé de notre faculté, où il comptait des amis très-intimes. Vous aurez

apaise, sans doute, aujourd'hui) et ses obsèques
Gaudemur et Bernardet, qui se sont déplacés pour
lui rendre les derniers devoirs. De quelle épreuve
catastrophe il a été victime; et comme on se sent
petit et constamment menacé en face de pareilles
surprises!

Empêché de vous écrire plus tôt, je suis
allé au plus pressé et si possible aussi discrète-
ment que possible à la petite croquette dont
vous m'avez chargé par Madame Dagalhia.
Comme elle-ci a vu vous le faire savoir,
j'ai pu m'assurer que de toute façon n'aurait
pas le sujet auquel M^{me} Buffon avait
pensé. Interdit chez lui en son absence je
n'ai découvert qu'un seul bronze, placé au
salon et représentant une figure de conquérant,
dont le modèle n'est inconnu; rien dans
son cabinet; et l'on n'a dit que les chambres
à coucher n'en cachent pas davantage. Le
fait n'a paru suffisamment éclairci.

Nous sommes toujours à la maison, dans
notre période de deuil, du côté des parties.
Nos deux aînés sont bien. Mais la dernière
de nos enfants passe assez péniblement. Et
nous ne savons quel parti prendre pour

arriver à de meilleurs résultats. Sa femme est
l'on d'être brillante et ne cesse guère d'être
prise toujours du même côté. Avec cela, la
santé est dans une crise de déclin qui
ne peut que retarder ses progrès. — C'est aussi
moi, qui me tire le mieux d'affaire. La
fatigue, dont je vous ai parlé toute la
tête et sans réaction sur l'estomac, n'a
pas été tout-à-fait, mais s'est plutôt
atténuée. Je ne me suis aucunement saigné,
d'ailleurs. Mais j'en du redoubler un peu le
travail. Et, quoique vous sachiez j'ai été bien
convaincu que le surmenage intellectuel
est la principale cause de toutes nos misères,
je me suis promis que je suis triplement sot
de m'occuper sans aucun profit pour personne,
de ce que la vraie sagesse consistait à se
garder un certain repos et sans pour autant
le peu de bon sens que nous laissons le vent
d'insanité générale soufflant autour de nous
et entraînant jusqu'aux tempéraments qui on
avait les mieux tempérés — Mais après tout
le travail, dégagé des préoccupations du jour,
naquet au levé, en tout cas perpétuellement
diverties, reste peut-être le meilleur préservatif
contre les microbes du milieu ambiant. Et
surtout, on s'arrête difficilement la nuit

complète de ce que l'on sent un peu profondément,
dont on l'exprime de façon insuffisante.

C'est ce qui me détermine à poursuivre
encore l'étude que j'ai sur le milieu, malgré
les difficultés que j'y éprouve et la fuite
de l'idéal que il faudrait saisir. - Je vous
suis tout particulièrement reconnaissant de
me continuer votre précieux patronage et de
m'avoir renouvelé la promesse de quelques
pages de presse. Cela vaudra bien mieux
que tout le reste et suffira pour excuser l'auteur,
je me sens bien tombé; pour ma part, de la
confiance que vous me témoignez en me proposant
un compte-rendu de cours de St. Basile qui comme
publié, j'ai naturellement tout à votre
disposition pour ce petit travail. Ce me sera une
précieuse occasion de rendre hommage à un
homme, qui reste notre maître à tous, et pour qui je
me suis toujours senti le plus respectueux vénéral
Comme il manque depuis un an et seulement que le
votre disparu! Et comme tout ce qu'il a laissé
conserve sa valeur, défaut la compensation tant par la
perfection de la forme que par le mérite puissant du fond.
Combien nous avons pensé à vous en ces jours
de funèbre anniversaire qui réveillèrent toutes les
douleurs et ravivèrent tous les regrets! Je n'ai pas
besoin de vous en avertir. Je vous le dis tout simplement
en vous priant de transmettre à Madame Sabatier
le témoignage de nos sympathiques pensées avec les
affluents s'adressés de ma femme et ma propre
respect. Merci encore de votre bonne lettre et
reste votre bien cordialement attaché et de tout mon âme.
Fr. Geny

73



Monsieur R. Falilles
Professeur à la Faculté de Droit,
10 bis, rue du Pré-aux-clères,
Paris.

2924,20
1549,80
1074,40

